

Albert Gouaffo

# Décentrer la question des restitutions : l'exemple des biens culturels issus de contextes coloniaux en Afrique face aux micro-histoires régionales

**Abstract:** Although the question of returning African heritage taken away by Europeans in the colonial context has been raised in the public arena since the political independence of African nations in the 1960s, each time it has been suppressed and forgotten. In his 2017 declaration in Ouagadougou, French President Emmanuel Macron underlined France's willingness to return temporarily or permanently African cultural property located in French museums when it is established that it was looted or forcibly removed in a colonial context. As a result of Macron's stance and the report he commissioned by Felwine Sarr and Bénédicte Savoy on the issue of restitution, other European countries such as Germany have been forced to clarify the provenance of their collections and to determine their origin and the contexts of their acquisition in order to establish a dialogue with the concerned communities. The present contribution builds on an inter-university cooperation project on transcultural memorial topography to show that reflections on the restitution of cultural goods from colonial contexts should take two aspects into account: on the one hand, communities of African origin that were autonomous nations at the time and, on the other hand, today's nation-states that emerged from political independence. I therefore draw on the trans-regional paradigm of global history as a methodological approach to address issues of restitution, reparation and compensation in an appropriate and equitable manner.

**Keywords:** African cultural heritage, provenance research, restitution, reparation, compensation, historical justice

## 1 Introduction

Le travail sur la mémoire du nazisme en Allemagne a longtemps occulté celui sur le colonialisme. Quelques raisons peuvent être avancées pour expliquer cet état de choses. D'une part l'Allemagne, par rapport à ses voisins Français, Anglais, et Hollandais, pour ne citer que quelques-uns, a minimisé son passé colonial en Afrique qui n'a duré qu'une trentaine d'années. Le traumatisme lié à la perte brutale de ses

possessions coloniales à la fin de la Première Guerre mondiale (Schnee 1923–1924) a poussé les Allemands à considérer cette période de leur histoire avec l’Afrique comme un accident qui méritait d’être classé. Après quelques tentatives, dans les années 1970, de redécouvrir ce passé dans le sillage du conflit Est-Ouest par les historiens marxistes de l’ex-RDA<sup>1</sup>, mais aussi dans le contexte de la révolte estudiantine de mai 1968 en ex-RFA, cette période de l’histoire germano-africaine est vite retombée aux oubliettes. Seule la critique postcoloniale, la diaspora africaine, la société civile allemande, mais particulièrement le gigantesque projet « Humboldt-Forum »<sup>2</sup> qui a transformé l’ancienne résidence de l’empereur Guillaume II en un musée ethnographique mondial, ont remis à l’ordre du jour la question des répercussions de la colonisation sur la société allemande. La méconnaissance de la période coloniale et la persistance des idées héritées de la colonisation ne facilitent non plus la collaboration entre les peuples. D’autre part, au Cameroun, ancienne colonie allemande, la situation n’est non plus reluisante. La méconnaissance de ce passé allemand a cédé place à une nostalgie qui ne traduit qu’une maîtrise approximative de cette partie de notre histoire. Les barrières linguistiques et surtout la non-maîtrise de l’écriture gothique et de la *Kurrentschrift* (ancienne écriture manuelle de l’allemand) rendent le décryptage des archives quasi impossible pour l’historien camerounais. Il se contente dans la plupart des cas des sources orales qu’il peut retrouver ici et là ou des traductions françaises et anglaises qu’il peut rassembler. Les Camerounais se souviennent de l’Allemagne, et c’est le cas avec la crise anglophone actuelle (Guimatsia 2016), pour se guérir de la violence coloniale française ou anglaise (cf. Gouaffo 2005, 2011).

Fort de ce contexte, repenser les relations entre l’Allemagne et le Cameroun devient un impératif. Comme je l’ai auparavant soutenu, la création d’une germanistique postcoloniale pourrait être une façon de décentrer les perspectives civilisatrices et hégémoniques de l’Allemagne coloniale. Il s’agit non seulement de décoloniser les savoirs universitaires, notamment en recontextualisant la germanistique encore considérée comme une exclusivité allemande (Gouaffo 2021), mais aussi de regarder dans notre passé douloureux pour penser un futur commun. L’appropriation de la langue incorporée d’abord de manière répressive et dans la violence peut permettre aux chercheurs camerounais de revisiter cette histoire partagée selon leurs propres modalités. La question de la restitution des biens culturels africains issus du contexte colonial offre une opportunité idoine pour relire, dans une perspective postcoloniale, les relations entre la métropole (l’Allemagne) et la colonie (le Cameroun). Pour que cette négociation ait lieu, il faut que les deux par-

1 Je fais allusion ici aux travaux de Helmuth Stöcker (1968) et aux autres historiens de l’ex-RDA.

2 Le Humboldt-Forum va coûter 595 millions d’euros au contribuable allemand. Cf. Bowley (2018).

ties fassent le bilan de ce qui les lie et qu'une recherche fondamentale transdisciplinaire soit menée de commun accord avant toutes négociations sur les questions de restitution, de circulation ou de conservation des biens culturels des anciennes colonies stockés en grande partie dans les musées européens<sup>3</sup>. Il nous faut mener ensemble une recherche exploratoire car nous connaissons à suffisance les réticences et toute la rhétorique que l'Europe a développé et continue de développer pour conserver jalousement ce patrimoine postcolonial<sup>4</sup>. En effet, on ne peut pas revendiquer ou partager que ce que l'on ne connaît pas quantitativement et qualitativement. Une exposition que nous avons organisée dans la cadre du projet « Liaisons coloniales » du 26 juillet au 16 août 2018 au musée des Civilisations de la ville de Dschang au Cameroun a permis de mesurer l'étendue de l'ignorance des populations, lorsque les photos de certains objets de leurs communautés stockés au musée ethnographique de Mannheim, le Reiss-Engelhorn-Museum, ont été exposées<sup>5</sup>.

La réaction immédiate du public a été d'en savoir plus pour réclamer leurs restitutions. Bénédicte Savoy et son collègue sénégalais Felwine Sarr ont jeté un pavé dans la marre en prescrivant, dans leur rapport commandé par le président français Emmanuel Macron, que les objets d'art effectivement pillés ou acquis par la violence par la France dans le contexte colonial en Afrique subsaharienne (au moins 88000 dont 70000 au musée du Quai Branly) soient restitués aux communautés d'origine (Sarr et Savoy 2018, 75 ; Horton 2018). Vu l'importance et la richesse en savoirs pour les communautés d'origine, l'université doit prendre ses responsabilités.

Je pense, comme l'artiste franco-algérien Kader Attia, que la restitution reste quand même une façon de panser les blessures de la colonisation à travers leur transformation en cicatrice douloureuse (Attia 2021). Mais autant faut-il que les débats et actions faites à la faveur des restitutions se décentrent. En ce sens, les problématiques de restitution sont une opportunité pour les chercheurs de l'histoire coloniale de décentrer plus généralement la question des réparations, afin que les acteurs des périphéries prennent la place centrale qui leur a été longtemps confisquée (Wallerstein 1980–1984).

---

3 Un inventaire que nous avons réalisé dans le cadre d'une recherche de provenance des objets culturels issus du contexte colonial et présents dans les musées publics allemand indique que 60000 pièces ont été pillées entre 1884 et 1920. Voir le lien sur le site de la TU Berlin : [https://www.kuk.tu-berlin.de/menue/forschung/einzelne\\_forschungsprojekte/umgekehrte\\_sammlungsgeschichte\\_ein\\_kommentierter\\_atlas\\_zum\\_materiellen\\_erbe\\_kameruns\\_in\\_deutschen\\_museen/](https://www.kuk.tu-berlin.de/menue/forschung/einzelne_forschungsprojekte/umgekehrte_sammlungsgeschichte_ein_kommentierter_atlas_zum_materiellen_erbe_kameruns_in_deutschen_museen/).

4 J'en veux pour preuve le refus du gouvernement français de restituer les objets royaux du Bénin, après sa fracassante déclaration sur la restitution des biens symboliques africains qui seraient acquis illicitement par la France. Cf. Lecaplain (2017).

5 Plus d'informations sur cette exposition sur le site [www.deutschland-postkolonial.de](http://www.deutschland-postkolonial.de).

Cela a été l'objectif du projet *Liaisons coloniales* dont nous présentons les résultats ici et qui interroge, à l'échelle locale et régionale, la transmission de la mémoire coloniale et les productions de micro-récits historiques en Allemagne et au Cameroun. Notre étude de cas est une proposition de contribution aux réflexions du projet Minor Universality qui cherche à mettre en lumière les narrations qui émergent en dehors des grands récits hégémoniques de l'Occident afin d'ouvrir « des contextes locaux de manière à faire émerger une nouvelle conscience sensible, incarnée ou intellectuelle d'une humanité partagée<sup>6</sup> ». Le projet que nous avons mis en place a spécifiquement cherché à dépasser le « nationalisme méthodologique » afin de favoriser le localisme en mettant l'accent sur les régions comme échelle d'observation. En a résulté la mise en lumière des micro-récits des régions, souvent menacées par les métarécits nationaux, mais qui, pourtant, jouent un rôle fondamental dans la perspective d'une réparation par la restitution des biens culturels spoliés, et, ce faisant, la construction d'un avenir partagé.

## 2 Relations culturelles entre métropole et colonie. Une relecture mémorielle à partir du paradigme transrégional

Chez les théoriciens de la mémoire en Europe, que ce soit le sociologue Maurice Halbwachs, l'historien Pierre Nora, l'égyptologue et angliciste Jan et Aleida Assman ou le philosophe Paul Ricœur, la mémoire a été envisagée et forgée sous un prisme national. Cette conception ne prend pas en compte le contexte colonial où la notion de nation au sens de l'État centralisé n'existait pas encore. En plus, ces théoriciens ne tiennent pas compte de la diversité culturelle et historique, du caractère interconnecté, polyphonique et même superposé de la mémoire dans un même espace national. Nous avons essayé dans le cadre du projet « Liaisons coloniales » Grasland – Rheinland<sup>7</sup> un nouveau paradigme qui est la mise en relation symétrique des espaces et des régions afin de leur permettre d'échanger et de dialoguer d'égal à égal. Les questions de recherche ont été les suivantes : Comment

6 ERC Consolidator Grant *Minor Universality. Narrative World Productions After Western Universalism*. <https://www.uni-saarland.de/fr/chercheurs/minor-universality/le-projet.html>

7 Il s'agissait d'un partenariat entre le département d'Histoire de l'Université de Düsseldorf et le département de Langues Étrangères Appliquées de l'Université de Dschang, mais d'autres disciplines connexes comme la germanistique et les études médiatiques faisaient partie de ce projet de recherche pédagogique (*Lehrforschungsprojekt*) financé par la Fondation Alexander von Humboldt. Plus d'informations sur [www.deutschland-postkolonial.de](http://www.deutschland-postkolonial.de).

est-il possible d'échanger sur l'histoire coloniale entre les descendants des ex-colonisés et des ex-colonisateurs ? Qui détermine quelle histoire doit être racontée et de laquelle l'on doit se souvenir ? Avec le paradigme transrégional, et en relation avec l'histoire globale, le « nationalisme méthodologique » a été dépassé et les études littéraires, historiques et médiatiques ont été mises à contribution pour écrire les micro-histoires des régions. Nous avons essayé de dépasser le cadre d'interprétation de l'État-nation en allant au niveau de la région et en interrogeant les liens entre les régions dans le passé et dans le présent. L'approche classique existant jusqu'alors qui étudie le lien colonial entre l'Allemagne et le Cameroun comme entités nationales et homogènes, est remise en question. Nous avons plutôt opté de parler des régions aux frontières fluides comme le grasland du Cameroun d'un côté et de la Rhénanie de l'autre afin d'interroger l'ancrage local des mémoires coloniales et les éventuelles particularités régionales. Deux régions sur deux continents différents, la Rhénanie en Allemagne avec ses prairies d'une part et les hautes terres de l'Ouest-Cameroun avec ses savanes d'autre part, ont été mises en relation pour examiner leurs liens historiques et contemporains. Dans ce cadre, un atelier scientifique a eu lieu à Düsseldorf. Les méthodes transdisciplinaires de recherche sur la mémoire et la recherche historique ont été présentées dans divers panels.

### **3 Un projet de recherche transdisciplinaire révélateur d'une histoire interconnectée**

Le projet nous a permis d'organiser des séminaires conjoints avec des collègues et étudiants des deux universités, à Düsseldorf d'abord, et à Dschang ensuite. Dans l'ensemble, il a été question de sensibiliser nos étudiants des deux espaces nationaux à revisiter, à travers la recherche dans les archives, les traces physiques de cette partie de leur histoire entrelacée, et ceci non pas à partir d'un prisme national, mais régional, c'est-à-dire décentré, pour mieux cerner les dynamiques qui s'y dégagent ; puis de commettre un ouvrage scientifique (Gouaffo et Michels 2019) sur cette démarche qui permet de lire en contrepoint les métarécits circulant sur les deux espaces nationaux et qui ombragent les micro-récits des régions tous aussi importants pour la gestion du vivre-ensemble.

Et, enfin, de sensibiliser le public des deux espaces géographiques sur les lieux de mémoires coloniaux allemands des *grassfields* tels que la prison de Dschang, l'Université de Dschang qui fut créée par les Allemands comme école d'agriculture (Ackerbauschule) en 1910, la ferme pastorale de Djutitsa, la mission pallotine Saint-Joseph, devenue Sacré-Cœur, les villages Fontem, Foto, Bana et

Bali comme point d’ancrage dans la conquête allemande du *grassfield* camerounais. Cinq mémoires de Bachelor/Licence en histoire ont été consacrés à certains de ces lieux par des étudiants allemands (Engler 2017 ; Karakis 2017). Les étudiants de médias et cultures de l’Université de Düsseldorf ont réalisé avec nos étudiants dans le cadre du projet de recherche pédagogique un film documentaire (Laumeyer et al. 2017).

Comme résultats de ce projet, je me réjouis du fait que des enseignements conjoints ont été réalisés en 2016 dans les deux sens avec des étudiants et chercheurs des deux Universités et dans leurs campus respectifs. Les résultats intermédiaires de ce projet de coopération ont été présentés à Düsseldorf en 2017 sous forme d’exposition dans le musée de cette ville (*Stadtmuseum*) et au musée des civilisations de Dschang en juillet 2018. Une table ronde a été organisée sur le thème du projet à l’intention du public allemand, un atelier d’histoire s’est tenu à l’intention des enseignants d’histoire des lycées à Düsseldorf et, enfin, une visite guidée sur les traces coloniales de cette ville a été réalisée.

Les étudiants de Licence, de Master et de Doctorat en Études Germaniques de l’Université de Dschang ont densifié leurs connaissances en recherches historiques et médiatiques et sont désormais bien outillés pour être des médiateurs de musée ou des chercheurs sur la provenance. Un cours d’été de deux semaines a été organisé à leur intention, par les collègues de Düsseldorf, au cours duquel ils ont été initiés à la lecture des documents d’archives.

Un site internet interactif et éducatif a été construit pour renseigner davantage sur le patrimoine commun des *grassfields* et de la Rhénanie. Douze lieux de mémoire interculturelle ont été identifiés, dont six dans le *grassfield* et six en Rhénanie, et mis en relation. Il est prévu que le site doit élargir la recherche sur d’autres lieux. Ce site est plurilingue (allemand, français anglais)<sup>8</sup>.

Quelles sont les perspectives de ce projet pour la question de restitutions des biens culturels africains emportés en Europe et les possibilités pour la négociation de nouveaux rapports dé-coloniaux ? Dès l’entame de mon propos, j’ai précisé que pour la partie africaine en général et camerounaise en particulier, on ne peut parler de la restitution que lorsque cette partie dispose d’assez d’informations tant quantitativement que qualitativement sur l’inventaire de ses biens culturels emportés en Allemagne pendant la colonisation qui se chiffre autour de deux millions d’objets (Habermas 2018). Il s’agit de répondre plus précisément aux questions suivantes : Comment les différents objets ont-ils été acquis et à quelles fins politiques et scientifiques ont-ils servi ? Que faire de cet héritage dans le futur ?

---

8 Adresse du site web : [www.deutschland-postkolonial.de](http://www.deutschland-postkolonial.de) (consulté le 20.10.2021).

Selon Jonathan Fine et Hilke Thode-Arora (2018, 57–58) la recherche de provenance s'intéresse à l'étude de la propriété et des conditions de propriété d'un objet depuis sa création jusqu'à nos jours. Il s'agit là de l'une des tâches fondamentales d'un musée – indépendamment de l'existence ou non d'une demande de restitution pour les objets de collection. Il est nécessaire non seulement de comprendre la chaîne de changement de propriétaires, mais aussi de reconstituer les circonstances dans lesquelles les biens ont été acquis. Les sources non européennes, écrites et orales sont importantes, l'examen stylistique de l'objet aussi (cf. Rein 2017, 26–31).

La recherche sur l'origine des objets issus de contextes coloniaux fait appel à une grande variété de sources. Il ne fait aucun doute que les sources écrites primaires utilisées dans le cadre du changement de propriétaires sont primordiales. Elles donnent des informations sur le contexte d'acquisition. Comme pour toute recherche historique, d'autres sources primaires sont nécessaires à l'instar des legs, des articles de journaux contemporains, des photographies, lettres, journaux intimes, livres (par exemple mémoires) et autres publications. Les sources secondaires, telles que les ouvrages scientifiques, les livres et les publications sont aussi nécessaires.

Notre projet de recherche nous a conduit aux constats suivants : En scrutant les espaces étudiés et en traçant quelques protagonistes au cours du projet, nous avons découvert quelques acteurs de transfert des biens culturels des *grassfields* vers l'Allemagne dont il conviendrait d'étudier sérieusement les actions. Il s'agit du natif de Düsseldorf, Eugen Zintgraff, qui fut le tout premier Allemand à fouler le sol du *grassfield* camerounais en 1891. Il a ramené des objets culturels en Allemagne (essentiellement des objets de représentation de pouvoir tels que les lances et les pipes dont une partie se trouve au Musée ethnographique de la ville de Braunschweig (*Das Städtische Museum*). Un autre acteur de transfert et non des moindres est le couple Franz et Marie Pauline Thorbecke, respectivement géographe et peintre qui furent envoyés dans les *grassfields* en 1911 par la Société Coloniale Allemande (*Deutsche Kolonialgesellschaft*) pour une exploration scientifique. Il reçut non seulement le financement de cette société, mais aussi du *Reiss-Engelhorn Museum* de Mannheim, de l'Université de Heidelberg et du Musée ethnographique de Berlin Dahlem. Il ramena des objets dont 1300 ont été donnés au musée de Mannheim, six corps préparés auraient été transmis à l'Université de Heidelberg et une partie des objets et archives sonores envoyés à Berlin. Marie Pauline Thorbecke a fait des photographies lors de leur exploration qui se trouvent au Musée de Cologne (*Rautenstrauch-Joest-Museum*). Un autre protagoniste actif dans le grasland dont nous n'avons pas suivi la trajectoire est Adolf Diehl, représentant de l'une des plus grandes plantations du Cameroun allemand, la *Deutsche Gesellschaft Nordwest-Kamerun*. Parmi les grands donateurs des 16 500

objets en provenance du Cameroun qui se trouvent au Musée ethnographique de Stuttgart (*Lindenmuseum*), figure Adolf Diehl avec 2268 objets<sup>9</sup>.

Les échanges avec la partie allemande au sujet de la restitution montrent que l'Allemagne est juge et partie. Elle ne considère pas la restitution comme une nécessité, mais comme une question éthique, car selon le droit allemand ces objets font partie du patrimoine de l'État fédéral, des Länder ou des communes et sont de ce fait inaliénables. Nous devons éviter de nous cloisonner dans ce juridisme, car la recherche montre que – je m'appuie sur les résultats de recherche du *Lindenmuseum* de Stuttgart, des 25 300 objets répertoriés dans ce musée venant d'Afrique, 2200 proviennent du Sud-ouest africain et 16 500 ont été collectionnés au Cameroun. Les collections africaines de ce musée se situent entre 1884 et 1920. Les grands collectionneurs sont des militaires (plus de 41,5 % des objets), ce qui est révélateur de ce que ces objets furent emportés par la violence. Ils collectionnèrent ces objets en guise de trophées de guerre pendant les conquêtes de l'intérieur. Ils sont pour la plupart des officiers de la Schutztruppe, l'armée coloniale allemande, et des chefs de stations militaires. En ce qui concerne le musée ethnographique de Berlin, jusqu'en 1914, une grande partie des 55 000 objets d'origine africaine dont dispose ce musée provient du Cameroun (Krieger 1973, 104). Une recherche systématique sur ces collections n'a jusqu'à présent pas eu lieu. Un autre aspect concerne les objets détruits pendant la guerre. Il est utile que la recherche de provenance fasse la lumière sur ces collections.

Nous devons pour cela ne pas réduire la question de la restitution à la seule opération de retour des objets, mais la considérer dans un sens large comme une négociation paritaire sur un patrimoine commun. Il s'agit non seulement de négocier les modalités de circulation de ces biens dans les deux sens, mais également de clarifier les modalités de la copropriété. Les uns ne doivent pas posséder les objets véritables alors que les autres se contentent juste de leurs images en ligne dans les musées virtuels. Encore faut-il disposer de la technologie nécessaire pour pouvoir les découvrir en ligne.

Nous devons nous entendre sur la nature et la fonction de musée. Le musée est une institution qui a pour fonction de collecter, de conserver et de diffuser les informations sur des biens culturels. Ce modèle de musée comme espace de conservation ne correspond pas à l'esprit de conservation de biens culturels en Afrique qui fait de biens culturels des objets vivants. Les objets peuvent être exposés au public, mais en même temps les communautés les utilisent pour leurs

---

9 Il s'agit ici d'un premier inventaire dressé par Gesa Grimme, après une recherche sur la provenance des objets originaires de la Namibie, du Cameroun et de l'archipel Bismarck au Lindenmuseum de Stuttgart. Cf. Grimme (2018, 95–129).

rituels respectifs. Certains de ces espaces de conservation sont en plein air. L'Afrique doit envisager la restitution de ces objets comme une opportunité d'investissement et de création d'emploi dans le secteur du tourisme. Économiquement, ça devrait être très rentable dans le long terme. Les Allemands doivent assister les ex-colonies dans ce processus de reconstruction de leurs mémoires comme une sorte de réparation symbolique. Une autre question qui fait problème entre l'Afrique et l'Europe est la fonction de l'art dans la société. En Europe, traditionnellement, l'art était lié au beau, au noble au vrai au sens aristotélicien du terme. L'objet d'art y est défini par sa beauté. Il est objet de contemplation et n'a pas de fonction prédéfinie. C'est le résultat d'un travail créatif et original d'un créateur dont il porte la signature comme propriétaire unique. En Afrique subsaharienne de l'époque précoloniale et coloniale, l'art – ou disons mieux l'objet culturel – est d'abord conçu pour répondre à un besoin précis. Il a un usage prédéterminé. Les objets sont surtout fonctionnels et doivent remplir leur mission primaire en tant qu'objet sacré ou de représentation d'un pouvoir ou d'une personnalité royale dès lors qu'ils sont patrimonialisés, c'est-à-dire considérés comme bien culturel. Ils sont placés dans leur milieu naturel et ne sont accessibles à la communauté qu'à des occasions précises : fêtes annuelles, cérémonies d'épuration, sentence de tribunal coutumier, etc. Les objets spirituels deviennent des sujets vivants et participent à la célébration des aïeux. Enfermés dans les réserves des musées en Europe, ils sont en captivité. Il faut les délivrer et les ramener dans leur patrie d'origine.

La notion de propriété en occident et en Afrique pour ce qui concerne les objets d'art est à revoir. En occident, l'objet d'art appartient à un individu et il est unique. C'est d'ailleurs cela qui a facilité la recherche de provenance et la restitution des objets spoliés par le régime nazi. La production d'objets d'art en Afrique est essentiellement communautaire. On a des familles d'artisans, de forgerons et de sculpteurs sur bois par exemple. L'art en Afrique est essentiellement fonctionnel. Une fois sacralisé, il appartient à la communauté qui est représentée par un chef. L'objet d'art n'est pas nécessairement fait pour être exposé au public. Quand il est une représentation de la lignée, il est conservé en privé et ce n'est qu'à des occasions exceptionnelles qu'il est mis à la disposition du public. Les objets relevant du patrimoine sont à dissociés des objets usuels ou d'ornement. Par le processus de patrimonialisation ou de consécration, un objet courant peut changer de statut et devenir un élément d'identification de toute une communauté. À ce niveau, le créateur originel de l'objet se retire et la communauté devient son propriétaire. C'est le cas par exemple d'un trône, symbole du pouvoir.

## 4 Les biens culturels issus de contextes coloniaux en Afrique comme possibilité d'imaginer un futur décolonial

Les biens culturels africains ne sont pas uniquement des objets d'art. Ils sont pour beaucoup d'entre eux des sujets (ancêtres, dieux, représentants de dynasties). C'est pourquoi l'Afrique n'avait pas à l'origine de musée en tant que lieu de collecte, de conservation et d'exposition au sens européen du terme. Les musées en Afrique ont émergé dans le contexte colonial en tant qu'activités de loisirs pour la population européenne dans les colonies, principalement dans les colonies de peuplement où la population européenne était relativement nombreuse, comme la Namibie et l'Afrique du Sud ou le Kenya. Vu sous cet angle, les objets de culte camerounais dans les musées européens sont en déportation, car ils ne sont pas dans leur environnement naturel pour communiquer et communier avec leurs populations d'origine. De la danse de la société secrète, il n'en reste dans les musées européens que des tambours et des costumes de danse. La communication qui est censée prévaloir entre ce monde et l'au-delà via les objets de culte est rompue. Lorsqu'on veut humilier un peuple entier, on commence par ridiculiser ses dirigeants en collectant et en confisquant les symboles de pouvoir comme le trône, les instruments de défense comme les arcs et les flèches. La fierté du peuple disparaît. On porte ensuite atteinte à la spiritualité en taxant les symboles de cette spiritualité de fétiches et en mettant ces objets en captivité ou en les détruisant quand on ne peut pas les emporter. Comme conséquence directe, les traditions ancestrales se meurent.

J'insiste ici sur la politique de restitution plutôt que sur la restitution en tant que terme juridique, car il ne s'agit pas d'un simple acte matériel de restitution. Nos chefs et résistants assassinés ne reviennent pas à la vie par le retour des objets spoliés. Le droit de propriété justifié par des factures du marché de l'art devient aussi problématique dès lors qu'il est établi par les descendants légitimes que l'objet acheté provient d'un vol.

La politique de restitution devrait être un processus de négociation entre les descendants des sociétés colonisées et colonisatrices. Pour cela, un pacte minimum consensuel de mesures de décolonisation devrait être négocié par les deux parties sur un pied d'égalité. Les décideurs politiques des deux côtés sont appelés à agir. Le pacte minimal de la politique de restitution dont il est question ici ne peut se formuler pour l'instant qu'en termes d'interrogations : Comment décentrer l'interprétation des musées ethnographiques comme instruments de construction de l'État-nation et d'exercice de violence symbolique sur l'altérité extraeuropéenne ? Comment donner la parole aux autres, et faire parler l'objet autrement en contexte

de mondialisation dans lequel les espaces sont ouverts et interconnectés ? Comment partager plus équitablement le patrimoine et les richesses issues de la colonisation au sens le plus large ?

Il faut que la métropole et la colonie sortent des représentations et des impensés liés au passé et travaillent l'histoire et les imaginaires d'une relation qui restent à décoloniser (Sarr et Savoy 2018, 67). Les musées ethnographiques européens sont des archives publiques de ce système d'appropriation et d'aliénation que fut la colonisation. Penser la restitution des biens culturels issus de la colonisation implique davantage une exploration du passé. Il s'agit de bâtir les ponts vers des relations futures plus équitables guidées par le dialogue, la polyphonie et la réciprocité. Le geste de la restitution ne saurait être considéré comme un acte d'assignation identitaire ou de cloisonnement territorial de biens culturels. Ce geste invite au contraire à ouvrir la signification de ces objets et à offrir la possibilité d'être appropriés ailleurs. Sur un continent africain où 60 % de la population a moins de 20 ans, il en va d'abord et avant tout de l'accès de la jeunesse à sa propre culture, à la créativité et à la spiritualité d'époques certes révolues, mais dont la connaissance et la reconnaissance ne sauraient être réservées aux seules sociétés occidentales (Sarr et Savoy 2018, 15). L'Afrique ne peut être privée de son patrimoine. Les ressources héritées de la jeunesse africaine doivent être conservées en Afrique et servir au développement spirituel, culturel et économique des Africains, au même titre que celles héritées de la jeunesse européenne sont conservées en Europe et servent au développement culturel des Européens.

Il est du devoir moral de l'Europe d'aider les peuples africains à retrouver leur confiance en se reconnectant avec leur passé pour envisager l'avenir avec sérénité (cf. Sarr 2016).

## 5 Conclusion

De ce projet transdisciplinaire sur la topographie mémorielle transculturelle axé sur les *graslands* du Cameroun et la région de la Rhénanie, il ressort que l'Europe et l'Afrique se côtoient intensément depuis le 19<sup>e</sup> siècle, mais malgré leurs échanges intenses, les deux parties, pourtant liées par une histoire commune, se connaissent très peu. Les résultats de notre recherche montrent que les relations sont entrelacées mais restent superposées, fermées, car peu connues, sujettes aux idées coloniales. C'est un appel à aller au-delà des cloisonnements, notamment en procédant à une restitution claire, transparente, dépourvue des idées malicieuses d'intérêts propres pour refonder les relations culturelles qui restent encore une relation controversée. On assiste de part et d'autre à des monologues déguisés en

dialogues. Notre projet de recherche pédagogique (*Lehrforschungsprojekt*) a montré que les deux parties, à savoir la métropole et la colonie, ont besoin d'une décolonisation mentale. Cela suppose la volonté de se regarder dans les yeux avec tout ce que cela comporte comme charge émotionnelle de part et d'autre. La présence des biens culturels africains en Europe offre une opportunité de repenser notre monde, de lutter contre l'injustice épistémique en œuvrant pour un savoir partagé. Ce patrimoine partagé nous renseigne sur l'interdépendance des relations entre les anciennes métropoles et leurs anciennes colonies. Les conditions nécessaires à l'émergence d'une nouvelle relation sont : la transparence, l'esprit d'équité et surtout l'acceptation du tort colonial pour un pardon et un oubli qui restent possibles.

Le paradigme transrégional comme approche méthodologique sur la recherche en mémoire culturelle a permis de lire la complexité des relations entre métropoles et colonies en contexte colonial. Cette approche nous a permis de comprendre que tant au niveau national qu'au niveau régional, il existe des micro-récits de la mémoire dignes d'être prise en compte au même titre que les métarécits nationaux. Ces micro-récits témoignent eux aussi des universalités possibles, latérales qui sont étouffés par l'universalisme vertical de la nation. Notre analyse montre qu'en matière de restitution ou rapatriement des biens culturels spoliés par l'Allemagne impériale, une prise en compte des acteurs nationaux (l'État postcolonial qui n'existait pas au moment de la translocation des biens) et les acteurs régionaux (chef de village, gardiens des traditions ancestrales) est indispensable. À l'époque coloniale à laquelle les objets ont été pillés, l'État postcolonial dans sa forme juridique actuelle n'existait pas. C'étaient des communautés plus ou moins indépendantes qui vivaient en interaction économique, culturelle et politique. Les négociations difficiles sur la mémoire de la guerre coloniale allemande en Namibie pour lesquels l'État allemand privilégie l'État namibien sans consulter les Hereros et les Namas en tant que communautés les plus victimes de la violence coloniale allemande prouvent à suffisance que le paradigme transrégional est probant pour vider le malentendu colonial.

## Références bibliographiques

- Attia, Kader. « C'est la reconnaissance de l'histoire des blessures qui est fondamentale ». *Affaire en cours*. Podcast avec Marie Sorbier. Radio France, 2021. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-en-cours/c-est-la-reconnaissance-de-l-histoire-des-blessures-qui-est-fondamentale-2714513> (16 juin 2022).
- Bowley, Graham. « In Deutschland reißt ein neues Museum alte Wunden auf. » *The New York Times*, 10 décembre 2018. <https://www.nytimes.com/2018/10/12/arts/design/humboldt-forum-berlin-deutschland.html> (16 juin 2022).

- Engler, Saliha. *Die Gründung der Universität Dschang*. Bachelorarbeit. Institut der Geschichtswissenschaften. Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf, 2017.
- Fine, Jonathan, et Hilke Thode-Arora. « Provenienzforschung – Forschungsquellen, Methodik, Möglichkeiten. » *Leitfaden zum Umgang mit Sammlungsgut aus kolonialen Kontexten*. Ed. Deutscher Museumsbund e.V. Berlin, 2018. 57–64.
- Gouaffo, Albert. « Se guérir de la violence coloniale ? Jean Ikelle-Matiba et René Philombe font face aux colonialismes français et allemand ». *Violences postcoloniales. Perceptions médiatiques, représentations littéraires. Actes du colloque du 17 au 18 juin 2005 à Sarrebruck*. Ed. Isaac Bazié et Hans-Jürgen Lüsebrink. Münster : LIT, 2005. 49–63.
- . « Écrire par devoir de mémoire. L'histoire coloniale allemande dans la littérature camerounaise francophone ». *Mont Cameroun. Zeitschrift für interkulturelle Studien zum deutschsprachigen Raum* 2 (2011) : 79–91.
- . « Eine Sprache gehört nicht. » *Rhinozeros. Europa im Übergang 1*. Ed. Markus Messling, Franck Hofmann, Teresa Koloma Beck et Priya Basil. Berlin : Matthes & Seitz, 2021. 32–41.
- Gouaffo, Albert, et Stefanie Michels. Eds. *Koloniale Verbindungen – transkulturelle Erinnerungstopografien. Das Rheinland in Deutschland und das Grasland Kameruns*. Bielefeld : Transcript, 2019.
- Grimme, Gesa. « Provenienzforschung im Projekt 'Schwieriges Erbe : Zum Umgang mit kolonialzeitlichen Objekten in ethnologischen Museen'. » Abschlussbericht. Ed. Linden Museum Stuttgart. Staatliches Museum für Völkerkunde, 2018. [https://www.lindenmuseum.de/fileadmin/user\\_upload/images/fotogalerie/Presse\\_Veranstaltungskalender/SchwierigesErbe\\_Provenienzforschung\\_Abschlussbericht.pdf](https://www.lindenmuseum.de/fileadmin/user_upload/images/fotogalerie/Presse_Veranstaltungskalender/SchwierigesErbe_Provenienzforschung_Abschlussbericht.pdf) (28.10.2022).
- Guimatsia, Sa'ah François. « Le problème anglophone au Cameroun : Comment éteindre le volcan en éruption ? » L'Harmattan (blog), 10.12.2016. [https://www.editions-harmattan.fr/auteurs/article\\_pop.asp?no=31905&no\\_artiste=18165](https://www.editions-harmattan.fr/auteurs/article_pop.asp?no=31905&no_artiste=18165) (17 juin 2022).
- Habermas, Rebekka. « Kolonialgeschichte lässt sich durch Restitutionen nicht entsorgen. » *Deutschlandfunk*, 25 novembre 2018. <https://www.deutschlandfunk.de/rueckgabe-von-raubkunst-kolonialgeschichte-laesst-sich-100.html> (17 juin 2022).
- Horton, Mark. « Returning looted artifacts will finally restore heritage to the brilliant cultures that made them. » *The Conversation*, 23 novembre 2018, <http://theconversation.com/returning-looted-artefacts-will-finally-restore-heritage-to-the-brilliant-cultures-that-made-them-107479> (25 juin 2022).
- Karakis, Yagmur. *Vom Kameruner Grassland nach Mannheim – Die Sammlung Thorbecke 1911/12 in den Reiss-Engelhorn-Museen Mannheim/From Cameroonian Grassfield to Mannheim – The collection Thorbecke 1911/12 in Reiss-Engelhorn-Museen Mannheim*. Institut für Geschichtswissenschaften. Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf, 2017.
- Krieger, Kurt. « Hundert Jahre Museum für Völkerkunde Berlin. Abteilung Afrika. » *Baessler Archiv. Beiträge zur Völkerkunde (Neue Folge, XX)*. Ed. Kurt Krieger et Gerd Koch. Berlin : Dietrich Reimer, 1973. 101–140.
- Laumeyer, Robin, Nina Jean Norin, et Vanessa Viola Neuhaus. « Koloniale Verbindungen. » Film documentaire réalisé sous la direction de Martin Doll. Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf et Université de Dschang, 2017. <http://deutschland-postkolonial.de/#kurzdokumentarfilme-koloniale-verbindungen-204729> (20.10.2021)
- Lecaplain, Guillaume. « La France refuse de rendre les objets royaux du Bénin ». *Libération*, 23 mars 2017. [https://next.liberation.fr/culture/2017/03/23/la-france-refuse-de-rendre-les-objets-royaux-du-benin\\_1555888](https://next.liberation.fr/culture/2017/03/23/la-france-refuse-de-rendre-les-objets-royaux-du-benin_1555888) (18 juin 2022).

- Rein, Annette. « Wie muss heutige koloniale Provenienzforschung aussehen? » Tagungsbericht. *Museum Aktuell* 241 (2017) : 26–30.
- Sarr, Felwine. *Afrotopia*. Paris : Philippe Rey, 2016.
- Sarr, Felwine et Bénédicte Savoy. *Rapport sur la restitution du patrimoine culturel africain. Vers une nouvelle éthique relationnelle*. Paris : Phillipe Rey / Seuil, 2018.
- Schnee, Heinrich. « Die koloniale Schuldlüge. » *Süddeutsche Monatshefte* 1 (1923–1924): 93–138.
- Stöcker, Helmuth. Ed. *Kamerun unter deutscher Kolonialherrschaft*. Berlin : Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1968.
- Wallerstein, Immanuel. *Le Système du monde du XV<sup>e</sup> siècle à nos jours*. T. I : *Capitalisme et économie-monde : 1450–1640* ; t. II : *Le mercantilisme et la consolidation de l'économie monde européenne*. Trad. Claude Markovits. Paris : Flammarion, 1980–1984.